

De tout temps, à toutes les époques, les hommes et les femmes ont voulu savoir. Savoir qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, où ils étaient. Ils ont voulu savoir qui les avait mis là, pourquoi, quels étaient leurs choix et leur avenir. Et parmi ceux qui voulaient savoir, il y avait toujours eu ceux qui voulaient savoir pour eux, pour les autres, pour le pouvoir ou pour la richesse, ou simplement parce que les autres ignoraient, et qu'ils pensaient qu'ils devaient ignorer.

En ces moments de torride et humide solitude au milieu de la forêt équatorienne, Élise Volperis ne se demandait pas, ne se demandait plus dans quelle catégorie elle se situait, si tant était qu'elle devait être classée dans l'une d'elle. Ses seules préoccupations, celles qui obsédaient son corps et son esprit depuis qu'elle avait quitté son tout-terrain sur la piste, à une quinzaine de kilomètres de là, ce n'était même pas si elle avait fait le bon choix en venant ici. Elle ne se posait même plus la question de savoir si elle s'était trompée, si les notes qu'elle avait retrouvées étaient fausses, inexactes ou simplement exagérées, ou bien encore si ses propres estimations étaient erronées. Si toutes ces années de recherche menaient vraiment à quelque chose, ou bien à un mirage qu'on ne pouvait jamais saisir.

La seule chose qui l'obsédait, et cela ne faisait qu'empirer à mesure que les heures et les mètres passaient, à chaque fois qu'elle donnait des coups de machette avec de plus en plus de difficulté dans l'épaisse végétation, c'était les impressions qui avaient envahi son corps et qui

s'attaquaient aussi à son esprit. Ses vêtements tout autant que ses sous-vêtements, pourtant adaptés à ce genre d'expédition, lui collaient à la peau, provoquant de désagréables sensations à chaque mouvement qu'elle faisait, à chaque pas qu'elle exécutait. Elle pestait et jurait à chaque effort, et sa voix un peu aiguë semblait se perdre vainement dans une végétation luxuriante et bruyante qui paraissait la railler sans se lasser, au milieu d'une flore omniprésente où bourdonnait une faune aussi invisible qu'agressive.

Sa stature modeste, sa taille moyenne, sa silhouette souple et sa peau claire bien que déjà marquée par le soleil contre lequel elle avait pourtant pris soin de se protéger, toute son apparence, écrasée par un équipement qui semblait peser lourd sur ses épaules, ce déséquilibre apparent ne devait lui laisser guère de chance de ne pas terminer épuisée, engloutie par cette nature sauvage et hostile, finalement absorbée par un arbre dont la cime et la masse du feuillage se perdaient dans le toit de verdure qui l'écrasait de sa hauteur et de sa majesté.

Les choses n'étaient pas aussi simples et radicales, pourtant. Élise Volperis n'en était pas à sa première expédition dans une région au climat rude, différent de celui tempéré et pollué de la région parisienne où elle résidait théoriquement la majeure partie de l'année. En effet, bien qu'elle soit encore relativement jeune dans ce métier, Élise avait déjà parcouru pour son travail et ses recherches une bonne part de cette planète, du sud au nord, de l'est en ouest, dans des steppes brûlantes ou des montagnes glacées, dans des marais humides ou des déserts de pierre écrasants, et, sous son apparente fragilité, la jeune française faussement ordinaire avait acquis une grande endurance et une bonne constitution physique, des qualités particulièrement sollicitées dans cette région inhabitée, que la civilisation humaine avait préféré ignorer jusqu'alors.

Région ignorée en partie, mais pas complètement, car d'après les légendes et les rumeurs anciennes, cette partie du continent sud-américain, qui jouxtait l'Amérique Centrale, appartenait à une plus vaste zone aurifère. En conséquence, elle pouvait posséder de ces richesses qui avaient attiré depuis des décennies et attiraient encore des prospecteurs et autres aventuriers à la moralité douteuse, des chercheurs qui n'avaient rien de la noblesse qu'on prêtait à ceux et celles qui exerçaient le même métier Qu'Élise.

Ce risque réel pouvait justifier à lui seul qu'elle soit peut-être accompagnée, escortée, mais au moins armée, et pas uniquement de sa machette, qui lui servait principalement à se frayer un chemin dans cette épaisse verdure humide et poisseuse. Élise Volpéris portait sur ses épaules, en plus d'un sac-à-dos chargé de l'essentiel, des vivres pour trois jours et de quoi se faire un abri de fortune, un fusil de chasse de bonne taille, utilisée dans la chasse au cerf en Europe, et pour de plus gros gibiers en Afrique. Aussi puissant et imposant fut-il, il n'était cependant peut-être pas l'arme la plus adaptée dans un milieu aussi dense que celui-ci, où sa notable portée ne pouvait sûrement pas être exploitée au mieux. C'était peut-être à cause de cela que la jeune femme portait à la ceinture un revolver, une arme puissante, qui en plus de sa maniabilité raisonnable présentait l'avantage d'une certaine robustesse grâce à son système de tir simple et éprouvé depuis plus d'un siècle.

Tout comme pour le fusil, cependant, on pouvait avoir quelques doutes quant à l'usage réel que la jeune femme à la silhouette modeste pouvait faire de tels monstres que la plupart des gens n'utilisaient ordinairement pas, même pour la chasse. Il eut mieux valu sans doute que quelques gendarmes entraînés ne soient à ses côtés pour cette expédition. Et, si elle avait insisté, peut-être aurait-elle pu l'obtenir. Seulement, Élise avait fait un autre choix.

Choix raisonnable jusqu'à présent, puisque depuis qu'elle avait quitté son véhicule, au matin, elle n'avait rencontré ni croisé personne, ayant simplement entendu et subi le vacarme entêtant de cette forêt luxuriante presque aussi éprouvant que la chaleur et l'humidité. Les pauses qu'elle avait faites, qu'elle s'imposait toutes les heures environ, de quelques minutes simplement pour boire ou reprendre son souffle, n'étaient même pas des moments agréables, car malgré toutes les protections dont elle s'était parée, les insectes en tout genre, de taille démesurée, venaient l'assaillir sans relâche. Le repas de la mi-journée, nécessaire à ces efforts avait été expédié en un quart d'heure à peine, Élise n'ayant pas eu envie de savourer ces petites bêtes agiles, dont elle ne connaissait pas le nom pour la plupart, mais qui toutes s'étaient intéressées à la nourriture qu'elle-même avait tenté d'avalier.

Vers le début de l'après-midi, après ce nouvel épisode qui avait touché son moral, Élise, en consultant sa montre réglée sur le fuseau horaire local, et la boussole qui pendait à son cou, s'était convaincue qu'elle était dans la bonne direction, du moins celle qu'elle voulait suivre, et qu'il lui suffirait de continuer encore quelques kilomètres à peine pour arriver à son objectif. Mais, par la suite, non seulement elle s'était souvenue que les kilomètres dans un terrain de ce genre n'avaient rien d'une promenade dans un parc européen aménagé, et qu'il valait presque mieux compter la distance en mètres si l'on voulait être réaliste, mais aussi que les indications, les repères et les détails qu'elle avait appris par cœur n'étaient pas aussi évidents et visibles que ne le prétendaient les dernières notes auxquelles elle avait eu accès.

Certes, les informations principales dataient de presque cent ans, et une telle région n'avait pu qu'évoluer en une si longue période. Élise ne pouvait donc se baser que sur les cours d'eau et le relief, qui ne changeaient pas aussi vite que la végétation elle-même. Et c'était à partir de ces seuls

repères Qu'Élise s'était lancée, seule comme toujours, dans cette nouvelle expédition.

Il était déjà loin, l'enthousiasme des préparatifs, lorsque soumise à de telles conditions, la jeune femme devait faire l'effort à chaque instant et à chaque pas de ne pas tomber, rajuster son fusil sur son épaule, son sac dans son dos, et ne pas penser aux vêtements qui collaient à son corps et ne se décollaient même plus, et surtout pas au relatif confort de sa petite maison dans la banlieue parisienne, avec un modeste jardin où elle pestait déjà lorsque quelque malheureux moustique venait la déranger durant le peu de temps qu'elle y passait.

Alors que le calvaire tropical paraissait devoir durer jusqu'à la fin des temps, alors qu'elle n'en était qu'à la fin de l'après-midi, mais que déjà, le soleil, qui se lassait lui aussi d'une telle chaleur, baissait à l'horizon, réduisant considérablement la luminosité dans le sous-bois dans lequel elle étouffait, Élise, consciente de ses limites et de sa solitude, se décida à faire une nouvelle pause.

Elle opta pour un tronc horizontal couché sur le côté de ce qu'elle prenait pour son chemin, un tronc de taille modeste par rapport à ceux qui se dressaient verticalement tout autour d'elle. Elle approcha sa main, le dos courbé par la charge et la fatigue, et estima que la pourriture n'avait pas encore assez rongé l'écorce pour qu'elle risque de céder sous son poids.

Avec un soupir de lassitude qui fit fuir quelques insectes plus entreprenants que les autres, Élise Volpéris ramena son chargement devant elle, et posa son sac en équilibre sur le tronc. Puis, quand elle se fut assurée que l'ensemble supportait la charge, tout en le tenant encore d'une main, elle fit passer son fusil de son épaule dans l'autre, et le déposa verticalement contre le tronc. Alors seulement, soupirant encore plus fort, elle se retourna, et prit le risque d'appuyer son postérieur sur le tronc, entre le fusil et le sac.

Elle demeura ainsi presque immobile, le regard vide, fixé devant elle sur des fougères entrelacées, sa poitrine se soulevant régulièrement témoignant seule de la vie qui semblait l'animer encore. Son premier geste, un long moment plus tard, fut de passer sa main droite sur son visage couvert de sueur, et d'y déposer la crasse qui s'était accumulée durant toute cette longue marche. La sueur qu'elle essuya fut aussitôt remplacée par une nouvelle vague, tout aussi inefficace que les précédentes, qu'elle renonça à chasser.

Pour essayer de profiter encore un peu plus de cette halte, Élise se décida à se défaire momentanément de son couvre-chef. Ce qu'elle espérait qui devait se produire ne survint pas. Ses longs cheveux châtains souples restaient filasse et collés à son visage, à son front, plaqués sur ses tempes, en ne lui laissant aucune fraîcheur. Élise n'était pas plus coquette que n'importe qui d'autre, mais comme elle savait que les cheveux courts ne lui allaient pas du tout, elle avait l'habitude de les maintenir à une longueur qu'elle estimait raisonnable, mais qui ne l'était sans doute que sous les climats tempérés où elle résidait.

Remettant son chapeau sur sa tête, sans prendre la peine de l'enfoncer, Élise tendit le bras et saisit la gourde qui pendait à son sac. Elle prit le temps de la défaire avec précaution, et boire l'eau tiède ne lui apporta aucun réel plaisir autre que la pensée de satisfaire un besoin nécessaire à sa santé. Elle transpirait tellement qu'il fallait boire, même si on n'avait pas soif.

Les quelques minutes déjà écoulées sans bouger et sans faire le moindre effort lui procuraient quand même quelques bienfaits, son cœur s'était un peu ralenti, sa respiration devenant plus régulière. C'était le moment de faire le point sur sa position, et elle saisit la boussole qui pendait à son cou pour le faire. Quelque part au fond de son sac, elle avait emporté son petit logcompas – une version adaptée du GPS ordinaire destiné aux randonnées

pédestres – mais comme elle avait monté cette expédition à partir de notes et de récits imprécis datant d’une époque où ces gadgets modernes n’étaient pas disponibles, elle avait renoncé à s’en servir, préférant s’en remettre aux moyens qu’avaient eus alors les personnes qui avaient accompli ces voyages. Elle redressa aussi le mini porte-cartes plastifié qui pendait à son cou, et elle contempla les deux objets avec une attention presque plus rêveuse que soutenue.

Dans ces moments, elle ne savait jamais trop quoi penser, et elle était en général trop fatiguée pour réfléchir. Avait-elle dépassé l’endroit qu’elle cherchait, avait-elle perdu le bon cap, ou au contraire la chimère après laquelle elle courait n’existait-elle pas ici non plus ? Cette hypothèse ne devait être envisagée qu’en derniers recours, lorsque toutes les autres avaient été épuisées.

Hélas, avec la fatigue de l’instant présent, lorsque son corps martyrisé gémissait en silence et assaillait son cerveau en permanence, tous les doutes et toutes les errances étaient permis. Si quelque chose d’aussi important que ce qui était relaté avait existé ici, d’autres l’auraient sans doute redécouvert avant elle, ou bien, comme l’avaient argumenté certains de ses homologues, il y aurait eu plus de traces, des mentions dans des légendes ou des mythes des environs, antérieures ou pas à l’époque des chercheurs d’or venus ici courir après un fantasma presque aussi hypothétique que sa chimère.

Ce n’était pas le cas. Personne dans les rares lieux habités qu’elle avait traversés ne lui avait parlé de cette région autrement que comme un lieu sauvage, évité autant par les hommes que par les bêtes. Même le folklore local n’y croyait pas.

Cela ne devait pas la faire renoncer. Mieux que personne, la jeune femme savait que les apparences étaient souvent, presque toujours trompeuses. Elles n’étaient souvent que le reflet pâle et simplifié d’une réalité plus

complexe et plus colorée. Et surtout, si la science n'avait jamais avancé qu'avec des certitudes, la Terre serait encore plate.

Élise Volpéris leva les yeux au ciel, un ciel qu'on devenait à peine entre les épaisses et successives couches de feuillages épaisses, comme pour prier un dieu auquel elle ne croyait pas toujours, la bouche légèrement entrouverte, qu'elle referma bien vite pour ne pas que quelque parasite volant n'en profite, son esprit s'étant échappé pour aller chercher là où il pouvait une quelconque inspiration pour guider ses pas futurs, ses pas qui – quelle que fut la décision qu'elle allait prendre à l'instant – devaient prendre une direction définie...

Continuer. Le choix s'imposa à elle comme une évidence qui fit sourire son aimable visage et lui redonna pour un instant forme humaine et charme féminin. Élise Volpéris était simplement bien trop avancée, désormais, trop éloignée de la voiture pour espérer y être revenue avant la tombée de la nuit et l'obscurité totale. Elle avait emporté des vivres pour quelques jours, ce qui influença aussi sa décision. Il valait mieux, même si elle était au milieu de nulle part, continuer sa progression, au moins à la recherche d'un abri pour la nuit.

Prospecteurs, orpailleurs, bourlingueurs. Chercheurs d'or, baroudeurs, aventuriers. Vagabonds. Nomades. Contrebandiers, trafiquants, pillers de tombe. Beaucoup de dénominations, de noms proches ou lointains pour désigner cette frange peu épaisse de la plupart des populations humaines qui vivait théoriquement et sociologiquement en marge de la société et des villes, mais qui ne pouvait exister sans elle et presque sans elles. Le Vautour, c'était là le surnom qu'il s'était donné – il aimait bien donner des surnoms aux gens, plutôt que des étiquettes – pouvait être considéré comme un membre à part entière de cette population. C'était évidemment très réducteur de le classer parmi tous ces gens sans moralité et sans avenir, qui ne suivaient pas un chemin précis, mais profitaient de l'occasion pour s'enrichir, ou pour mourir. C'était à la fois très réducteur, et très en deçà de la vérité, de cette réalité qui n'était accessible qu'à un cercle très restreint d'initiés. Et cela ne correspondait pas non plus à ces années passées, avant de devenir ce qu'il était aujourd'hui. Un passé qui se trahissait parfois par sa façon d'organiser sa vie, ses périples, et tout ce qui allait avec.

Certes, sa spécialité actuelle, elle était assez commune et classique, et évidemment lucrative. Elle consistait tout simplement à piller des trésors du passé, enfouis, oubliés et inaccessibles, les antiquités perdues, aux quatre coins de ce monde en pleine décadence que seul l'argent et le profit faisaient avancer. Sa spécialité avait certains avantages.

D'abord, elle ne laissait guère de traces, car à la différence des cambrioleurs ordinaires, le Vautour ne prenait

pas à des propriétaires vivants qui pouvaient porter plainte et créer des ennuis, des objets en outre trop connus et trop célèbres qui au marché noir ne rapportaient donc presque rien, car aucun receleur n'en voulait jamais. Et enfin, cela lui procurait beaucoup moins d'ennui, car si les morts n'étaient peut-être pas toujours moins rancuniers que les vivants, ils n'avaient pas pour habitude d'aller porter plainte à la police, qui à l'heure d'Interpol et des collaborations entre services et pays, pouvait un être un adversaire redoutable, quasiment invincible.

Ensuite, il ne travaillait qu'avec un contact sûr, un seulement, pour traiter toutes ces affaires, une filière sûre et fiable en qui il avait toute confiance. Si les hautes couches de la société pouvaient être ouvertement choquées par son comportement, le jour en public, elles étaient en revanche enthousiastes, la nuit pour aller chercher chez l'Antiquaire un trésor archéologique oublié en fermant innocemment les yeux sur son origine, sans se poser de question sur la façon dont il était arrivé ici.

Hélas, malgré ces avantages évidents, cette spécialité avait malgré tout un grave défaut. Elle était très dangereuse. La nature sauvage, le passé oublié, les conflits permanents, les fanatiques à tous les sens du terme, tout cela rendait le métier du trafiquant extrêmement risqué. Ce risque avait évidemment un prix, et aller chercher par exemple au milieu d'un conflit armé entre deux factions acharnées, dans un pays dévasté par une guerre civile, une relique unique pouvait se monnayer des sommes fabuleuses. C'était en partie de là qu'il avait tiré son surnom, car se considérait ainsi comme un charognard, qui allait se servir après les batailles de ce que la mort ne pouvait pas emporter et laissait sur place.

Romain Tavenne, c'était ce qu'il y avait d'indiqué sur sa carte d'identité, dit le Vautour, abaissa ses jumelles et laissa échapper un petit sifflement. Un petit sourire désabusé laissant apparaître des dents d'un blanc impeccable